

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site
<http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur.

En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits.

Cela peut être la [SACD](#) pour la France, la [SABAM](#) pour la Belgique, la [SSA](#) pour la Suisse, la [SACD Canada](#) pour le Canada ou d'autres organismes. A vous de voir avec l'auteur et/ou sur la fiche de présentation du texte.

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non-respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

PAR LES TROUS DES NASEAUX

Comédie en 3 actes

de Gabriel COUBLE

PAR LES TROUS DES NASEAUX

Gabriel COUBLE

Pour demander l'autorisation à l'auteur : gcouble@free.fr

Durée approximative : 75 minutes

Synopsis

Louis, boucher de son état, reçoit LA révélation : la vache, qu'il découpe en morceaux, vend et mange, est en fait la Déesse Mère. Il convient de la respecter et la vénérer. C'est une jeune fille, envoyée divine, qui lui a transmis ce message. Louis le prophète part répandre la bonne nouvelle et combat tous ceux qui osent lui résister, à commencer par Emile, son frère, futur ex-associé boucher. Mais la jeune fille est portée disparue, la police enquête... Louis parviendra-t-il à imposer sa nouvelle religion ? Emile parviendra-t-il à raisonner son frère ?

Entre *Delicatessen* et *L'Opéra-Bourse*, une comédie loufoque qui risque bien de mal finir face au totalitarisme religieux et alimentaire.

Décor

L'intérieur de la boucherie « Chez Emile et Louis »

Personnages

LOUIS. Boucher, frère cadet d'Emile, cogérant de la boucherie Chez Emile & Louis.

EMILE. Boucher, frère aîné de Louis, cogérant de la boucherie Chez Emile & Louis.

VICTORIA. Cliente fidèle de la boucherie. Très matinale. Elle est toujours la première cliente. Femme de service dans une famille bourgeoise. Amoureuse de Louis.

Mr JANVIER. Un client de la boucherie.

TORTONESE. Inspecteur/trice de police qui enquête sur la disparition d'une fillette. Les tirades devront être adaptées selon que le personnage est joué par un homme ou une femme.

Mme RENEE. Une cliente.

Mme JANVIER. Une cliente, épouse de Mr Janvier.

ACTE PREMIER : LA REVELATION

La boucherie « Chez Emile & Louis ». La couleur dominante est le rouge. C'est-à-dire que le décor est simple, sobre et quelques éléments apportent du rouge (vêtements, tablier, affiche...)

*Sur scène le premier boucher, Louis, appuyé sur sa banque, fait des bulles de savon avec un petit jouet.
Entre son frère aîné, Emile, boucher lui aussi, associé au premier.
Les deux bouchers portent un tablier rouge.*

EMILE. Qu'est-ce que c'est que ça ?

LOUIS. Ça ne se voit pas ?

EMILE. Si bien sûr, mais qu'est-ce que tu fais avec ça, dans la boutique ?

LOUIS. Des bulles...

EMILE. Pas très hygiénique.

LOUIS. Des bulles de savon !

EMILE. Des bulles de savon qui s'écrasent sur la viande !

LOUIS. Justement.

EMILE. Justement quoi ? C'est dégueulasse ; du savon sur la viande, réfléchis un peu !

LOUIS. Ouais, bon...

Louis referme le jouet. Un temps.

LOUIS. J'ai fait le marché ce matin.

EMILE. Ben oui, on est jeudi. Le jeudi, c'est toi qui vends au marché, comme d'habitude.

LOUIS. C'est de là que je ramène ça. *(Il montre le jouet à bulles).*

EMILE. Tu t'es acheté ce jouet au marché ?

LOUIS. Non... Je l'ai confisqué.

EMILE. Confisqué ?

LOUIS. A une petite effrontée, oui. Une gamine qui allait à l'école. Du moins, j'imagine, avec son cartable sur le dos... Et tu sais ce qu'elle me fait ?

EMILE. Non.

LOUIS. Je finissais de servir quelqu'un. Je me retourne, et je la vois en train de faire des bulles de savon... au dessus de la bidoche.

EMILE. Comme toi tout à l'heure.

LOUIS. Mais elle, carrément, elle visait la viande avec ses bulles. Alors, forcément, j'interviens... Gentiment... Je lui dis : « Attention petite, pas de bulles sur la viande ».

EMILE. Comme moi tout à l'heure.

LOUIS. Normal quoi. Et tu sais ce qu'elle me répond ? D'abord elle me dit « C'est pas grave... »

EMILE. Ah bravo, c'est du propre.

LOUIS. Je te dis, une effrontée. Alors moi, toujours gentil, je lui explique : « tu sais petite, les bulles de savon sur la viande, ce n'est pas très bien. D'abord, ce n'est pas propre et puis, du savon sur la viande, ça va leur donner un drôle de goût à mes steaks... » Et c'est là qu'elle me répond, tu sais quoi ?

EMILE. Ben non...

LOUIS. Elle me dit que « de toute façon, le savon, c'est fait avec du suif de bœuf. Alors que de toute façon, c'est du bœuf sur du bœuf, et donc il n'y a aucun problème, et que c'est le juste retour des choses. » Non mais tu te rends compte ?

EMILE. Je te jure. Les enfants maintenant, ils se permettent tout. C'est comme Jules et sa sœur. Si tu n'es pas toujours derrière, ils prennent vite de vilaines manières, c'est moi qui te le dis... Tiens, pas plus tard qu'hier soir... Sa mère lui demande de mettre la table et le voilà qui se met à râler contre la terre entière ; que c'est lui qui fait tout, qu'on lui demande des tas de choses, presque on l'aurait cru exploité par ses parents... Je te dis que je te l'ai attrapé par les oreilles et qu'il la mise, la table.

LOUIS. Tu te rends compte ?

EMILE. C'est l'époque qui veut ça, l'enfant roi.

LOUIS. Non mais... Tu savais toi, que le savon c'est fait avec du suif de bœuf ?

EMILE. Oui, non, enfin, peut-être... Je ne me suis jamais posé la question... Ni de savoir avec quoi on fait le savon, ni qu'est-ce qu'on fait avec le suif de bœuf... Mais tu te rappelles, le grand-père, qui abattait et découpait lui-même les bêtes. Il revendait tout. Il y avait un camion qui passait récupérer les peaux, les os, les viscères, les cornes, le gras... Tout. C'est bien qu'on en faisait quelque chose.

LOUIS. Oui mais moi, c'est quelque chose que je n'avais jamais réalisé. Et quand cette petite fille m'a dit ça, ce matin, ça m'a fait comme un choc.

EMILE. Faut pas exagérer.

LOUIS. Comme une révélation. Grand-père, il savait ça, lui. Mais nous, on a oublié.

EMILE. On n'a rien oublié, on est passé à autre chose. Maintenant, on achète la viande désossée, on n'a plus à se préoccuper de tout ça. Et c'est tant mieux.

LOUIS. On s'est détaché de l'essentiel. On a oublié que la vache donne tout, depuis la nuit des temps.

EMILE. Comme le cochon. Tout est bon dans le cochon.

LOUIS. Il ne s'agit pas uniquement de nourriture. La vache, elle donne d'abord son lait, pour nourrir nos enfants. Le bœuf, il donne sa force pour tirer les charrettes et les charrues. Et après, une fois morte, elle donne tout ; sa peau pour faire des vêtements, ses cornes et ses sabots pour faire des instruments, des boutons... Et même ses graisses pour faire du savon ! Et nous, qu'est-ce qu'on fait ? On se sert sur la bête. Elle donne tout, alors on prend tout. Et on ne rend rien.

EMILE. Qu'est-ce que tu veux qu'on lui rende ?

LOUIS. Je ne sais pas, un peu de considération, un peu de respect.

EMILE. Mais moi, je la respecte la vache ; quand je choisis les meilleures bêtes, les meilleurs morceaux, que je bichonne mes steaks et mes rôtis. A chaque instant je la respecte, parce que j'aime mon métier.

LOUIS. Il ne s'agit pas de ça. Quand je dis : « la respecter », c'est la considérer autrement que comme de la viande sur pattes. C'est se mettre à sa place.

EMILE. A sa place ! Tu es drôle toi. Et tu veux quoi ? Te retrouver dans la vitrine, coupé en morceaux ?

LOUIS. Justement, non. Se mettre à sa place, c'est ne pas lui faire ce qu'on n'aimerait pas que l'on nous fasse.

EMILE. Pour des bouchers, c'est difficile. Ça veut dire fermer la boutique. C'est ça que tu veux ?

LOUIS. Non, bien sûr.

EMILE. Et puis quoi ? On va aller au pré, brouter de l'herbe, nous aussi ? On va arrêter de se laver avec du savon, de mettre des chaussures en cuir ?

LOUIS. Ben, je me demande...

EMILE. Tu te demandes !

LOUIS. Oui. Tu sais ce que je me suis acheté au marché, ce matin ? Des espadrilles et du savon de Marseille.

EMILE. Parce que, le savon de Marseille, c'est pas fait avec du suif de bœuf ?

LOUIS. Non, avec de l'huile d'olive. Soixante-douze pour cent d'huile végétale.

EMILE. Oui, bon, peut-être... Mais savon de Marseille ou pas, en attendant, il y a du boulot, et les clients ne vont pas tarder à arriver. Il faut encore préparer la barbaque qu'on a livrée ce matin.

LOUIS. Oui, j'y vais...

Louis se dirige vers la sortie.

EMILE. Pour la condition de la vache, tu verras ça un autre jour. Tu as nettoyé le camion après le marché ?

LOUIS. Bien sûr. De toute façon, je n'ai pas vendu grand-chose.

EMILE. Comment ça, pas grand chose ?

LOUIS. Je ne sais pas. Je n'y avais plus goût. Après cette histoire, ça m'a comme remué. Je te dis, une révélation, comme un appel vers autre chose... *(Il regarde vers le ciel)*. Cette petite fille, c'était un ange.

EMILE. C'est sûr qu'on ne peut pas rêvasser, acheter des espadrilles et du savon, et faire son travail.

LOUIS. Ne t'inquiète pas. Mais tu ne peux pas savoir comme je me sens léger.

Louis sort.

EMILE. *(Seul)* Cornedieu ! *(Il prend le jouet à bulle de savon)* Tout ça à cause de ce petit jouet... *(Il souffle vers le public)* Mouais...

Entre la première cliente, Mademoiselle Victoria, une habituée. Elle s'étonne de voir le boucher souffler pour faire des bulles de savon.

VICTORIA. Bonjour.

EMILE. Bonjour mademoiselle Victoria, comment allez-vous aujourd'hui ?

VICTORIA. Ça va, ça va.

EMILE. Belle journée hein ?

VICTORIA. Oui, ça va.

EMILE. Qu'est-ce que ce sera pour vous ?

VICTORIA. J'avais commandé un rôti.

EMILE. Ah ! Bien. *(Il cherche dans son étal et dans son carnet de commande)*

VICTORIA. C'est votre frère qui avait pris la commande.

EMILE. C'est lui qui a dû le préparer alors.

VICTORIA. Il n'est pas là ?

EMILE. Si, il est là. Il est toujours là pour vous. *(Il appelle)* Louis !

LOUIS. Voilà, voilà, j'arrive... Bonjour mademoiselle Victoria.

VICTORIA. Bonjour monsieur Louis. Je suis contente de vous voir. Je n'ai pas pu venir au marché

ce matin. Ma patronne voulait que je fasse du ménage.

LOUIS. Je me suis dit, aussi, elle a eu un empêchement

VICTORIA. Alors me voilà. Vous allez bien ?

LOUIS. Oh, si vous saviez ! Je me sens magnifiquement bien. Comme une renaissance.

VICTORIA. Ah bon ? Qu'est-ce qui vous arrive ?

LOUIS. Toute une histoire...

EMILE. (*Ramenant Louis à son travail*) Le rôti. Mademoiselle Victoria vient chercher son rôti...

LOUIS. Ce serait trop long à raconter... (*Regard d'Emile*) Oui, le rôti... Le voilà...

Emile sort.

VICTORIA. Vous alors, il vous arrive toujours des choses...

LOUIS. Là, c'est énorme ! (*Emile réapparaît pour surveiller Louis*) 685 grammes, ça ira ?

VICTORIA. Oui, très bien. (*Emile disparaît*).

LOUIS. Vous me faites ça aux petits oignons, du thym et un filet d'huile, vous démarrez la cuisson à four froid, quarante minutes, et vous m'en direz des nouvelles. (*Après avoir vérifié qu'Emile n'est pas là*) Mais attention, profitez en bien, car ce sera peut-être le dernier.

VICTORIA. Comment ça le dernier ?

LOUIS. Je ne sais pas si je vous referai encore un petit rôti comme ça. Vous savez, il m'en a coûté de le ficeler celui là. C'est bien parce que c'était pour vous.

VICTORIA. Oh monsieur Louis ! Vous les faites si bien, ces rôtis, ça me ferait mal de ne plus en avoir. Avec vos doigts si délicats, toute la tendresse que vous y mettez... Je me demande même si ce n'est pas vous qui donnez sa tendresse à la viande, tellement vous en avez...

LOUIS. Merci mademoiselle Victoria, merci, vous me touchez...

VICTORIA. Vous toucher, j'aimerais tant.

LOUIS. Mais... vous pouvez...

Il lui tend le rôti, elle lui garde la main.

VICTORIA. Quelles mains... Si douces en plus... Délicates et douces.

LOUIS. Ah, la main du boucher est toujours bichonnée, la main du boucher est toujours pomponnée, la main du boucher est toujours bien élevée...

VICTORIA. Vous êtes un poète monsieur Louis.

LOUIS. Si vous saviez... (*Vérifie qu'Emile n'est pas dans les parages*) C'est ça que je voulais vous dire... Quand je vous parlais d'une renaissance... J'ai rencontré quelqu'un au marché ce matin...

Victoria pense aussitôt à une femme. Inquiète et jalouse.

VICTORIA. Quelqu'un ? Vous voulez dire... ?

LOUIS. Un ange.

Victoria se décompose.

VICTORIA. Non... Monsieur Louis... Et vous me dites ça à moi... Ça y est, c'est fini alors ?

LOUIS. Non, Victoria, qu'est-ce que vous allez imaginer ? C'est vous mon ange, vous le savez bien ! Je voulais dire, un ange spirituel, un ange céleste, une créature qui vous ouvre les yeux, vous montre la voie, vous révèle qui vous êtes vraiment...

VICTORIA. (*Toujours dans sa première idée*) Qui vous ouvre le cœur, qui vous agrippe et ne vous lâche plus...

LOUIS. Oui, mais un ange, c'est une image, comme j'aurais pu dire un nuage, un bout de ciel bleu, un rayon de soleil, une illumination...

VICTORIA. J'aime mieux ça, j'ai cru qu'il s'agissait d'une jeune fille, une petite pétasse comme on en voit plein au marché, qui vous emberlificote et vous en font voir de toutes les couleurs.

LOUIS. Tout ce que j'ai remarqué, au marché, c'est votre absence.

VICTORIA. Oh, monsieur Louis...

LOUIS. Que serais-je sans vous ? Vous qui venez tous les jours me voir. Vous qui me parlez si gentiment. Vous qui me comprendrez, j'en suis sûr. C'est pour ça que je ne veux pas vous laisser en dehors de ma petite révélation. Je vais vous raconter tout ça... Mais pas ici, Emile n'apprécierait pas... Voyons-nous ce soir, après le service.

VICTORIA. Monsieur Louis ! Un rendez-vous ! Enfin ! Depuis si longtemps que j'attends ce moment. Vous êtes sérieux ?

LOUIS. Mais bien sûr mademoiselle Victoria, bien sûr que je suis sérieux. Vous savez quoi ? Cette révélation m'a ouvert les yeux, a changé ma vie. Je réalise soudain combien je tiens à vous. Tout ce temps passé... Votre absence ce matin était comme une bénédiction. Le jour même de la révélation. J'ai réalisé combien vous me manquez, combien j'avais besoin de vous, de votre présence. Vous serez mon apôtre, ma confidente, ma Marie-Madeleine... Et tout ça, grâce à mon ange...

VICTORIA. C'est moi, votre ange.

LOUIS. Oui. Avec vous, je serai plus fort. J'aurai moins peur...

VICTORIA. Peur ?

LOUIS. Peur des clients. Pas de vous, bien sûr. Vous, je suis toujours content de vous voir. Vous, vous me comprenez. Mais les autres, ils me font peur... J'ai peur de ce qu'ils vont me demander. Car qu'est-ce que vient chercher un client dans une boucherie ? De la viande. Et moi, il faudra que je tranche leur gigot, que je découpe leur steak, que je ficelle leur rôti... Et ça, je ne peux pas, je ne peux plus. C'est plus fort que moi. Alors quand ils vont arriver, les clients, je ne sais pas ce que je vais faire... Ah, en voilà un !

Arrive monsieur Janvier.

JANVIER. Bonjour messieurs-dames.

LOUIS. (*Enjoué*) Bonjour monsieur Janvier.

VICTORIA. Bonjour.

JANVIER. (*Un temps. Il attend que le boucher serve Victoria. Comme rien ne se passe...*) C'est à moi ?

VICTORIA. Allez-y.

JANVIER. Alors, je voudrais deux bavettes, s'il vous plait.

Silence gêné de Louis, qui reste immobile derrière sa banque.

JANVIER. Et bien, oui, deux bavettes, comme d'habitude. C'est jeudi, c'est le jour des bavettes. Hein monsieur Louis ? Ah ah !

LOUIS. Et comment va madame ?

JANVIER. Bien, merci.

Un temps. Louis, même jeu.

JANVIER. Alors, quoi ? Vous n'avez plus de bavette ?

LOUIS. Euh... Si, si...

JANVIER. Et bien, monsieur Louis, il y a un problème ?

LOUIS. Euh... Non, non.

VICTORIA. Il a peur.

JANVIER. Peur ! De quoi ?

VICTORIA. De la bavette. De découper la bavette. Ça lui fait peur.

JANVIER. Un boucher qui a peur de découper de la bavette !

LOUIS. Je ne peux pas.

JANVIER. Comment ça, vous ne pouvez pas ?

LOUIS. Je ne peux pas vous donner de la bavette.

JANVIER. Vous ne pouvez pas me donner de la bavette. Mais enfin c'est pourtant simple... Tous les jeudis je prends deux bavettes... A l'échalote, Martine les fait à l'échalote. C'est vous même qui lui avez donné la recette.

LOUIS. *(Pour faire diversion)* A l'échalote et au vin rouge.

JANVIER. Et au vin rouge oui, bien sûr.

VICTORIA. Avec des frites ? Vous servez avec des frites ?

JANVIER. Des pommes de terre sautées. C'est ce que je préfère. Des échalotes coupées très fin, revenues avec un peu de sucre, presque confites, et juste ce qu'il faut de sauce au vin... Un délice.

LOUIS. Je ne vous le fais pas dire. Mais aujourd'hui, non.

JANVIER. Non ? Comment ça, non ?

VICTORIA. Et le cochon ? Vous ne voulez pas du cochon ? Tout est bon dans le cochon. Un filet mignon, par exemple.

JANVIER. Le cochon, c'est le samedi : du jambon. Aujourd'hui, c'est jeudi. Et c'est le jour de la bavette.

VICTORIA. Aussi, vous êtes pénible avec vos habitudes à la con. Il faut savoir changer de temps en temps. Puisqu'il vous dit qu'il ne peut pas vous donner de la bavette.

JANVIER. Mais moi, c'est ce que je veux... Regardez, là, la bavette, là !

LOUIS. Oui, la bavette, là, oui...

JANVIER. Oui, la bavette quoi... Là !

LOUIS. *(Après un temps, il n'en peut plus, suppliant d'abord, puis rapidement en haussant le ton)* Arrêtez avec votre bavette. Ça suffit la bavette. J'en ai assez de votre bavette, et de vos filets, faux filets, biftecks et entrecôtes.

JANVIER. Mais, monsieur Louis !?

LOUIS. *(Plus fort)* Oui, ça suffit, vous m'entendez ? Je ne veux pas vous couper de bavette. J'en ai assez de tous ces gens qui s'empiffrent de vache sans même penser à ce qu'ils font. Qui ne rêvent que d'une chose : manger du bœuf. Du bœuf bien saignant, bien dégoulinant...

JANVIER. Mais...

LOUIS. *(Hurlant)* Dehors ! C'est fini la bavette.

Arrive Emile, alerté par les cris de son frère.

EMILE. Hé ! Ho ! Louis ! Qu'est-ce qu'il se passe ? Ça va bien, oui ?

LOUIS. *(Epuisé)* Emile, excuse-moi, mais là, je ne peux plus.

EMILE. Louis, ça suffit maintenant. Je crois que tu es fatigué. Vas te reposer. Allez. Je m'occupe de la boutique.

LOUIS. Tu as raison, ça vaudra peut-être mieux.

VICTORIA. Louis, venez prendre l'air avec moi, ça vous fera du bien...

LOUIS. Prendre l'air, oui, prendre l'air...

VICTORIA. Et puis, vous me raconterez...

LOUIS. Oui, si vous voulez...

Ils sortent.

EMILE. Ne faites pas attention, il est fatigué en ce moment. Il a eu une matinée chargée et, comment dire, éprouvante...

JANVIER. C'est donc ça. Je me disais aussi... Qu'il s'était passé quelque chose...

EMILE. Il est bizarre en ce moment. Mais ça va aller, ne vous inquiétez pas.

JANVIER. Heureusement que vous êtes là Monsieur Emile, parce que sinon, c'est la dernière fois que je mets les pieds ici.

EMILE. Ne vous inquiétez pas. Bon... Deux bavettes, comme tous les jeudis ?

JANVIER. Ben... Oui. Deux bavettes.

EMILE. Allez, je vous donne ça tout de suite. Et puis, tenez, pour nous faire pardonner, c'est la maison qui régale.

JANVIER. Non...

EMILE. Si, si, j'insiste. *(En préparant la bavette)* Madame les fait à l'échalote ?

JANVIER. Oui, comme d'habitude, enfin...

EMILE. Vous avez raison, il ne faut pas se priver des bonnes choses. Allez, au revoir, et le bonjour à madame.

JANVIER. Merci. Oui, vraiment, merci. Heureusement que vous êtes là monsieur Emile...

EMILE. Y'a pas de quoi, c'est bien naturel. *(Une fois seul, plantant de rage son couteau sur le billot)* Cornedieu, mais qu'est-ce qu'il va pas me faire celui là.

Progressivement, noir.

Dans la rue.

Janvier marche avec son paquet de viande sur le bras, l'air satisfait.

Arrive Louis, face à lui, avec un couteau de boucher.

Janvier a peur, à juste titre.

Louis lui arrache la viande des mains. Il y plante son couteau dedans à plusieurs reprises, comme obsédé.

Janvier est terrifié. Il veut s'enfuir, mais reste paralysé.

Louis avance lentement vers lui. Dans le même temps, Janvier recule.

Louis abat son couteau sur Janvier.

Ce dernier geste peut intervenir quand Janvier atteint les coulisses. On doit comprendre que Louis le tue.

Fin du premier acte.

ACTE SECOND : LA DEVOTION

La boucherie « Chez Emile & Louis ». La couleur dominante est le blanc, apportée par quelques éléments (vêtements, tablier, affiche...).

La balance (blanche) qui était derrière le comptoir, est cette fois bien en évidence, au premier plan. Quelque part, le temple au savon, sorte de petit autel, illuminé de quelques bougies (la glycérine des bougies est un sous-produit de la savonnerie), sur lequel trône le jouet à bulles de savon et quelques cubes de savon, blanc eux aussi.

Le lendemain matin.

Sur scène, Louis termine d'aménager la boucherie selon ses nouveaux goûts.

Louis porte un tablier blanc. Entre Emile, qui porte le même tablier rouge que lors de la scène précédente.

EMILE. *(Surpris de trouver son frère dans la boucherie)* Qu'est-ce que tu fais là ? Et le marché ?

LOUIS. Pas de marché ce matin.

EMILE. Comment ça, pas de marché ?

LOUIS. Plus de marchés, finis les marchés, terminés.

EMILE. Comment ça, plus de marchés ?

LOUIS. C'est comme ça.

EMILE. Louis, qu'est-ce qu'il t'arrive ? Ça ne va pas ?

LOUIS. Ça va très bien au contraire.

EMILE. Si tu as un problème, dis-le-moi. Le marché, je peux y aller à ta place, tu le sais. Sauf que pour aujourd'hui c'est trop tard.

LOUIS. Ni toi ni moi n'irons plus au marché Emile.

EMILE. N'importe quoi ! Depuis mille huit cent quatre-vingts, nous n'avons jamais raté un marché !

LOUIS. Ah oui ? Et l'enterrement de maman ?

EMILE. C'était un cas de force majeure, ça n'a rien à voir...

LOUIS. Au contraire, ça a parfaitement à voir. Car l'enterrement de maman, désormais, c'est tous les jours.

EMILE. Qu'est-ce que tu racontes ?

LOUIS. J'ai beaucoup réfléchi cette nuit.

EMILE. Ah !

LOUIS. Sais-tu pourquoi, en Inde, la vache est sacrée ?

EMILE. Ça te reprend... Encore ces histoires de vaches...

LOUIS. Parfaitement. Alors, tu veux que je te le dise, pourquoi la vache est sacrée ? Parce qu'ils estiment que l'animal qui donne son lait doit être considéré comme notre mère. La vache est notre mère à tous.

EMILE. Tu compares maman avec une vache ? Tu délires mon pauvre.

LOUIS. C'est toi qui ne comprends rien. Et d'abord, enlève-moi ce tablier rouge qui rappelle trop le sang de la passion.

EMILE. C'est mon tablier, notre tablier. On a toujours porté ce tablier rouge, c'est notre marque de fabrique. Je ne vois pas pourquoi j'en changerais. Mais qu'est-ce que tu as fait à la boutique ? C'est quoi ce bordel ?

LOUIS. J'ai tout reconfiguré. C'est joli comme ça, non ? Plus de rouge, mais du blanc. Le blanc du lait, de la bonté et de la pureté.

EMILE. Et la balance, qu'est-ce qu'elle fout là ?

LOUIS. C'est l'instrument du supplice. Comme Jésus a donné son corps sur la croix, la vache donne le sien sur la balance. Tout y passe, découpé en morceaux. Cette balance sera le signe de ma dévotion à la déesse mère. Plus jamais je n'y poserai un morceau de sa chair.

EMILE. Je te rappelle que nous sommes bouchers ! Bouchers de père en fils. C'est notre métier, notre gagne-pain. Avec ta balance inutilisable, ce n'est pas comme ça qu'on va gagner notre vie.

LOUIS. Ça, c'est une préoccupation qui ne m'intéresse pas. Qui ne me concerne plus.

EMILE. Toi, peut-être. Moi, j'ai une famille à nourrir, et boucher, je ne sais faire que ça. Et ce n'est pas toi qui va me faire arrêter.

LOUIS. Tu ne t'es pas mis à la portée de mon discours. Tu restes dans ton ignorance, dans tes certitudes de boucher sanguinaire. Viens avec moi plutôt, écoute ma prière.

Il s'agenouille devant la balance.

EMILE. Ta prière ? Tu es devenu dingue mon pauvre frère.

LOUIS. (*S'adressant à la balance, en prière*) Hathor, vache céleste, déesse du ciel, reçoit ma révérence. Eclaire-moi de ta douce blancheur, toi dont le ventre constellé d'étoiles nous montre le chemin, la voie lactée.

EMILE. Tu es malade, loufoque à lier.

LOUIS. Oh Aditi, mère d'entre les mères, dispense-nous ta générosité. Je ne suis pas digne de te

recevoir, mais donne-moi ton lait et je serai guéri.

EMILE. Louis, arrête maintenant, ça suffit.

LOUIS. Laisse-moi Emile, tu n'es pas prêt.

EMILE. C'est toi qui dois arrêter ton cirque.

LOUIS. Isis, déesse d'Égypte, donne-nous ton sein, source d'immortalité. Que le lait divin qui remplit la voûte céleste descende sur nous en gouttes de vie.

EMILE. Arrête Louis.

LOUIS. Emile, j'aimerais que tu cesses de m'interrompre pendant mes prières.

EMILE. Tes prières ! Dans ma boucherie !

LOUIS. (*Montrant la balance*) Ceci est la croix du calvaire de la déesse-mère. (*Vers le petit autel*) Ceci est le temple dédié à Hathor !

EMILE. N'importe quoi.

LOUIS. Ça suffit Emile, tu pars ou tu restes, parce que là, tu n'apportes que des ondes négatives !

EMILE. C'est ça ! C'est moi qui dois partir ! Tu transformes notre boucherie en temple païen et je dois l'accepter sans rien dire ? Ceci est une boucherie ! Bouchers ! Nous sommes bouchers ! Tu comprends ? C'est mon métier. C'est comme ça que je gagne ma vie, que je fais vivre ma famille. Je suis boucher et j'espère bien le rester.

LOUIS. (*Se relevant*) Ne t'énerve pas mon frère. Tu as raison. Je vais partir. Je pars voir mes congénères, me ressourcer auprès d'elles. Et demain, je reviendrai te faire entendre raison.

EMILE. C'est ça, compte là-dessus.

LOUIS. (*Comme une prière à lui-même*)

« Tout cela ne vaut pas un repas d'herbes crues
au bord d'une rivière où coule seule l'eau
ah brouter ah brouter et puis vivre tout nu
en respirant de l'air par les trous des naseaux »¹.

Fin de l'extrait.

Page 16/38

¹ Raymond Queneau, *L'instant fatal, Peaux*, Gallimard, Collection « Poésie », 1966